

Pellet LII 170 (4)

LE
CHAMP DE MARS,
OU
LA RÉGÉNÉRATION
DE LA FRANCE;
DIVERTISSEMENT
EN UN ACTE ET EN PROSE,
TERMINÉ

PAR UN VAUDEVILLE;
REPRÉSENTÉ, pour la première fois, sur le Théâtre
de Toulouse, le 16 Août 1789.

PAR M. PELLET-DESBARREAU.



A TOULOUSE,
Au Magasin des Pièces de Théâtre,
Chez BROULHIET, Libraire, rue Saint-Rome,
près celle Dumai.

1789.



ÉPITRE DÉDICATOIRE

A LA PROVINCE DU DAUPHINÉ.

O MA PATRIE ! Toi qui renfermes dans ton sein ce que j'ai de plus cher au monde, ma Mère. La fortune m'éloigna de toi ; mais je ne t'ai jamais perdu de vue. Plusieurs de tes enfans se couvrent de gloire en ce moment & travaillent au bonheur de la France, avec l'Europe, je les admire. — Garde-toi de juger ce foible hommage à mon Roi, à l'Assemblée Nationale, & au Ministre vertueux qui nous est rendu, comme un Ouvrage. — C'est le premier jet d'un cœur qui s'ouvre à la liberté. — Un Public indulgent, dont depuis trois ans j'éprouvé les bontés, a daigné l'accueillir. Des Acteurs intelligens & patriotes l'ont joué avec un ensemble & un zèle que j'attendois de leurs talens & de leur amitié. O mes Concitoyens, veuillez me lire & estimez-moi, il ne restera plus de vœux à former à votre Compatriote,

PELLET-DESBARREAUX.



PERSONNAGES.

- CHARLEMAGNE..... *M. Dumege.*
 RAOUL , père..... *M. Fleury.*
 RAOUL , fils..... *M. Clavareau.*
 ÉGINARD..... *M. Dalainville.*
 ALINE , fille d'Éginard..... *M^{lle}. Turbaut.*
 Madame HICBERT , Con-
 cierge du Château..... *M^{de}. d'Hermilly.*
 LUCAS , Jardinier..... *M. More.*
 LA DIVINITÉ , protectrice
 de la France..... *M^{de}. Fleury.*
 UN VIEILLARD..... *M. Yvan.*
 DEUX BERGERS } *M. Lucien.*
 à la tête des Chœurs. } *M. Duberneuil.*
 DEUX BERGÈRES , } *M^{lle}. Le Sage.*
 Idem..... } *M^{lle}. Fleury.*
 CHŒUR.
 PEUPLE.

La Scène est dans une avenue d'un des Châteaux du Roi , voisin de l'endroit où se tenoit le Champ de Mars.



LE CHAMP DE MARS,
OU
LA RÉGÉNÉRATION
DE LA FRANCE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame HICBERT, LUCAS.

Madame HICBERT.

ÉCOUTE donc, Lucas, où cours-tu si vite ?

LUCAS.

Ah ! dame, je suis pressé. Le Roi vient de partir, & moi je veux le suivre. Jugez combien il doit souffrir ; il a du chagrin ce brave homme, lui qui n'en voudroit voir à personne.

Madame HICBERT.

De quelle utilité lui fera ta présence. Te connoît-il seulement ?

LUCAS.

Comment vous croyez qu'il ne connoît pas son Jardinier ; je l'y parlions tous les jours quand il étoit ici ; & comme il préfère les choses utiles aux choses agréables, il visitoit plus souvent son potager que son parterre.

6 *LE CHAMP DE MARS,*

Madame H I C B E R T.

Mais, où veux-tu qu'il soit allé ?

L U C A S.

Morgué je n'en fais rien , & c'est ce qui m'inquiète ; tous ces Messieurs du Champ de Mars ont la tête perdue , & s'appendant tous aiment leur Roi : — ce brave Éginard , dont le Roi avoit fait son Ministre , a , dit-on , reçu l'ordre de nous quitter. — M. Raoul , qu'est un preux bien vaillant , dit que tout se calmera. Son fils , qui aime Mademoiselle Alipe , la fille de sire Éginard , en est d'une inquiétude qui se comprend mieux qu'elle ne se dit ; & moi , en vérité , je suis tant partroublé , que je n'ai arrosé d'aujourd'hui mes plates-bandes ni mes laitues.

Madame H I C B E R T.

Il est donc vrai que Mademoiselle Aline aime le jeune Raoul.

L U C A S.

Je ne fais pas au juste si cela est vrai ; mais je fais bien que tout le monde en parle. — Je les avons bien quelquefois réluqué du coin de l'œil , & j'ons vu qu'ils batifoloient ; mais le batifolage n'est pas de l'amour , & je n'affirmons rien de peur de mentir.

Madame H I C B E R T.

De quoi leur serviroit de s'aimer , le noble Raoul ne mariera jamais son fils à la fille d'un homme d'un mérite éminent ; il est vrai , mais qui n'a que des Bourgeois pour aïeux , & d'autres titres que ses vertus.

L U C A S.

M'est avis que ceux-là en valliont quelques autres ; quant à moi je ne comprends rien à tout cela. Le bon Roi Charles s'étoit retiré dans ce Château pour ne point gêner , par sa présence , ces Messieurs qui nous représentent , & l'on le contraire ; morgué , cela m'afflige.

Madame H I C B E R T.

Tu ne vois pas , mon pauvre Lucas , que ces débats sont au-dessus de toi. — Le Champ de Mars veut que nous foyons égaux , & que tous les Français soient des frères.

L U C A S .

Eh bien ! ça doit être déjà fait ; car le Roi dit , que tous ses Sujets sont ses enfans. Je ne suis pas fin , mais je suis bon Français. Je vais rassembler tous les environs ; j'irions trouver le Roi , je le prierons tant , qu'il reviendra ; je prendrons un Tabellion pour lui parler ; il est bon , il nous écouterà , & je rendrons un père à sa famille.

Madame H I C B E R T .

Ce dessein ne sera blâmé de personne ; ma qualité de Concierge du Château ne me permet pas de te suivre ; mais tu montres des sentimens que mon cœur partage , & tu peux compter plus que jamais sur mes soins & mon amitié.

L U C A S .

Vous me faites plaisir de parler comme ça ; mais c'est tout simple , on ne peut qu'avoir un excellent cœur , lorsque l'on sert un si bon Maître. Acoutez , donnez un petit coup d'œil à mon Jardin de temps en temps , surveillez mes Garçons ; si Mademoiselle Aline & le jeune Raoul viennent pour visiter mes Espaliers , vous direz qu'on les laisse entrer ; il faut ben leur donner cette petite consolation.

Madame H I C B E R T .

Tu peux être tranquille. Voici M. Raoul le père. Cours exécuter tes projets.

(Lucas sort.)

S C È N E I I .

Madame H I C B E R T , R A O U L , père.

R A O U L , père.

VOUS n'avez point vu mon fils , Madame Hicbert ?

Madame H I C B E R T .

Il n'a pas paru d'aujourd'hui , Monsieur , il est peut-être au Champ de Mars ; sa présence y est très-utile ; son éloquence

y est aussi nécessaire que sa bravoure l'est à l'État quand il faut combattre. •

R A O U L , père.

Il est vrai qu'on a de la confiance en lui , & je crois qu'elle est bien placée. — Il a les sentimens que je lui inspirai , & il entre dans les vues de son Roi , en travaillant à la liberté de son Pays. — L'éloignement du sage Eginard l'affecte , je le fais ; mais puisque ce brave homme emporte avec lui l'estime & les regrets du plus beau Peuple du monde , sa famille a lieu d'être contente , & ses amis d'être consolés.

Madame H I C B E R T.

N'est-on pas inquiet du départ du Roi ? Les affaires pressantes navrent son cœur.

R A O U L , père.

Le Roi est un bon père , & un bon père n'abandonne point ses enfans. On aura voulu le tromper , c'est là ce qui l'asslige ; mais la vérité qui perce plus lentement , il est vrai , dans le cœur des Rois , que dans celui des autres hommes , se fera entendre ; il a besoin de se recueillir , mais nous le verrons bientôt répondre à notre amour , & se rendre aux vœux de son Peuple.

Madame H I C B E R T.

Mademoiselle Aline doit être dans les larmes ; les hommages qu'on lui présente de toutes parts ne font que lui rendre encore l'exil de son père plus sensible.

R A O U L , père.

Oserois-je vous prier , Madame Hicbert , de la voir de ma part ; si elle a besoin d'être consolée , ne la quittez pas ; elle n'ignore pas l'amitié qui m'attache à son père , assurez-la que mon fils la partage ; qu'elle regarde ma maison comme la sienne , & qu'elle soit assurée qu'aussi-tôt que la Patrie ne sera plus en danger , nous volerons lui porter les respects que les Français doivent à la vertu , & l'hommagé qu'en tous les temps ils rendirent à la beauté.

Madame H I C B E R T.

Madame H I C B E R T .

Je suis sûr du plaisir que lui fera un semblable message , je cours auprès d'elle ; l'attachement que j'ai voué à mon Souverain , me fait voler au devant de tout ce qui peut être agréable à ceux qui lui sont chers.

(Elle sort.)

S C E N E I I I .

R A O U L , père , seul.

J E pense bien comme elle , que ce message ne déplaira pas à la jeune Aline. Il y a long-temps que j'ai découvert l'inclination de mon fils pour elle , & je présume qu'elle ne le voit pas avec indifférence. Il m'en fait un mystère , crainte que je ne trouve pas cette alliance assortie : mais je suis trop partisan de la liberté que je vois naître , pour tenir encore aux préjugés des rangs.

S C E N E I V .

R A O U L , père , R A O U L , fils.

R A O U L , fils.

A H ! mon père ! c'est vous.

R A O U L , père.

Qu'as-tu donc , mon fils ? tu parois tout troublé.

R A O U L , fils.

Ah ! mon père ! comment ne pas l'être ? La Capitale est en feu , Paris est sous les armes , les Soldats abandonnent le Chef qui les commande pour suivre le parti du Peuple ; l'allarme est universelle ; le désordre est par-tout. Les Sanctuaires & les Palais sont saccagés , les portes sont forcées , les remparts sont

B

détruits une multitude effrenée se jette dans les Arsenaux, renversé tout, & saisit les armes, qu'on fabriqua pour défendre nos foyers, & non pour nous entredétruire. Ce boulevard terrible, ce Château fort que construisit la tyrannie dans des temps barbares, s'éroule sous les mains d'un Peuple qui brise ses fers. En vain, de la hauteur des tours on lance la terreur & la mort parmi les assiégeans. — La résistance les aigrit, mais ne les lasso point; la fureur les ranime; ils font brèche, & ils arborent sur ces murs renversés le signal de la concorde & l'étendard de la liberté. Jetons une voile impénétrable sur les malheurs qui ont suivi cette Scène effrayante, & pleurons en intercédant la bonté du meilleur des Rois, de n'avoir pu recouvrer des droits qu'il vouloit nous rendre lui-même, qu'après avoir vu couler le sang de nos frères.

R A O U L, père.

Mon fils, courons après lui, qu'il vienne, qu'il paroisse; sa présence seule peut ramener le calme; & si la tranquillité publique exige des sacrifices, donnons cette preuve d'amour à la France, & servons d'exemple à nos égaux.

R A O U L, fils.

Ah! oui mon père, empêchons le sang de couler: prouvons au Peuple que l'anarchie est le plus grand des maux. Rappelons tous les cœurs à leurs devoirs, & ramenons des Sujets qui peuvent s'égarer, sous les drapeaux du meilleur des Rois.

R A O U L, père.

Retournez au Champ de Mars, prenez les mesures les plus promptes, pour voler au secours du Peuple. Priez, pressez, je vais rendre compte de tout au Roi, & j'espère que sa présence accomplira l'ouvrage que vos démarches auront commencé.

R A O U L, fils.

Il n'est personne, au milieu de ce désordre, que l'absence d'Eginard n'afflige. — Ce n'étoit point à la brigade qu'il devoit sa gloire; ses talens firent son élévation, & ses vertus l'y maintenoient: un faux rapport, sans doute, l'éloigna de

Trône ; mais l'ame du Roi s'ouvrira aux vœux des Sujets, & à nous rendra des Ministres, connus par leur intégrité, dont la présence accélérera la paix, & dont on réclame les lumières pour la régénération publique.

RAOUL, père.

Attendons tout de la bonté du plus sensible des Princes. Je connois son cœur, annoncez sa présence au Champ de Mars, je suis garant de son empressement à se joindre aux Représentans de son Peuple ; & nous, mon fils, dévouons-nous, rang, dignité, titre, fortune, sacrifions tout, s'il le faut, pour sauver la Patrie. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

RAOUL, fils, seul.

AH ! oui, nos deux cœurs s'entendent, rappelons le sage Eginard, & travaillons à la liberté du plus aimable de tous les Peuples. L'idée de vivre avec ses égaux, élève l'ame ; celle de s'entourer d'esclaves l'avilit.

SCÈNE VI.

ALINE, Madame HICBERT, RAOUL, fils.

RAOUL, fils.

VOUS souffrez, belle Aline, je le vois : vous pleurez le départ d'un père vertueux, que la Patrie entière rappelle à grands cris ; mais Eginard vous sera rendu : il reviendra rapporter le calme à la France, & faire le bonheur de sa fille !

ALINE.

S'il étoit coupable, son exil seroit mérité, & j'étoufferois mes plaintes ; mais être puni pour avoir été juste ; être contraint

de partir à l'insçu de tous les siens , accompagné seulement de ma mère souffrante , dont les maux auront redoublé sans doute , quand elle aura vu l'ordre qui le force à chercher une terre étrangère , & qui le prive même d'un asyle , dans un vaste Empire , dont il ne vouloit que le bonheur.

R A O U L , fils.

Calmez de trop vives alarmes ; vous ne souffrirez pas long-temps : en attendant la fin de vos peines , veuillez ne pas vous regarder comme dénuée de parens , dans un pays qu'habitent les miens. Que ne m'est-il permis de réaliser ce que je désire depuis si long-temps ! Mais je respecte trop votre douleur pour oser vous parler de moi.

A L I N E.

Jugez , Raoul , si je puis m'occuper d'autre chose que de mon père ; quelque désiré que soit son retour , je crains de me bercer d'un espoir imaginaire. — Le triomphe de l'innocence est rarement aussi prompt. — Quoique les événemens dont nous venons d'être les témoins , aient été d'une célérité sans exemple , je tremble qu'ils ne reprennent leur lenteur ordinaire , pour ce qui me concerne , & que je ne retombe dans une situation plus cruelle , après m'être flattée d'en sortir.

R A O U L , fils.

La médiation du Champ de Mars ne sera point vaine , & si aujourd'hui j'étois aussi sûr d'obtenir votre main , que vous devez l'être d'embrasser votre père , je n'aurois plus des vœux à former que pour la liberté de mon pays , pour pouvoir vous faire hommage de la mienne.

A L I N E.

Quelque prompt que soit la fin d'un exil qui n'a que trop duré , ma main ne suivra jamais que l'ordre des miens , & l'aveu des parens de celui à qui je devrai être unie : mon dessein seroit de m'en occuper un peu moins ; mais on peut lire dans mon cœur , & l'on verra que l'amour n'y balança jamais la nature.

RAOUL, fils.

Pourrois-je me flatter que le calme une fois rétabli, je pourrois aspirer.....

ALINE.

Raoul, j'attends mon père.....

RAOUL, fils.

Pardon, sensible Aline, je m'oubliais.....

Je vole au milieu de vos protecteurs & des miens; & ce qui me console, en m'éloignant de vous, c'est que je n'y entendrai parler que de ce qui vous est cher.

SCÈNE VII.

ALINE, Madame HICBERT.

Madame HICBERT.

VOUS ne paroissez pas voir le jeune Raoul s'éloigner, sans regret.

ALINE.

Il seroit difficile, j'en conviens, d'être insensible à tant de vertus; & si la voix de mes devoirs ne parloit pas aussi impérieusement à mon cœur, j'aurois un instant oublié mes peines auprès de lui.

Madame HICBERT.

Vous l'aurez pu sans manquer à des parens qui vous sont chers. On les exile, il est vrai, mais les regrets de tout un peuple, les larmes qu'ils auront vu répandre sur leur route, sont faits pour adoucir des maux qu'on fait bien qui ne seront pas durables, sur-tout quand on conçoit le cœur du Roi.

ALINE.

Mais, ma mère est souffrante, cette femme intéressante & sensible, à qui l'état actuel de mon père ne permet pas de dire ce qu'elle endure: — elle dont l'ame tendre ne verse des larmes que sur une célébrité qui lui a coûté son repos. Qui lui

donnera des forces pour résister à tant d'alarmes, & qui me répondra qu'en cherchant un asyle éloigné, sa vie ne sera pas mille fois en danger ?

Madame H I C B E R T.

N'exagerez pas vous-même vos souffrances ; il est pour vous dans l'avenir une consolation sûre, & vous voulez n'y voir que des dangers.

A L I N E.

Ma chère Madame Hicbert, peut-être je vous afflige ; mais ma situation doit faire excuser un peu d'importunité : — votre sensibilité ne peut m'en faire un crime ; vous êtes trop juste pour ne pas faire grace à mon malheur.

SCÈNE VIII.

ALINE, Madame HICBERT, LUCAS.

LUCAS.

A H ! vous voilà vous autres ! j'ai toute les peines du monde à vous rencontrer. Vous ne savez pas ? nous cherchions le Roi bien loin. . . . il étoit au Champ de Mars, le voisinage de l'Armée y avoit jeté l'alarme ; — le départ de votre père avoit mis tout Paris en armes & la France en deuil. Notre bon Roi est venu tout seul rendre le calme à tant de monde ; il s'est montré sans garde, une branche d'olivier à la main, & tous les assistans ont versé des larmes de joie. Je n'ai pu entendre ce qu'il a dit, mais je pense que c'étoit bien tourné. Il est tant ému qu'il en a pleuré lui-même ; le contentement paroïssoit dans les yeux, de tout le monde. Il n'avoit plus de suite, c'est ces Messieurs du Champ de Mars & nous qui l'y en servions. Il y a plus de deux jours que votre père est rapelé & qu'on court après lui : chacun s'en va à toute bride vers Paris pour y porter la paix. Je sommes, en vérité, d'une joie que je ne me possédons pas ; l'on n'entend plus que

Vive le Roi, vive la Nation, vive la Liberté. Mais morgué c'est au Roi que je devons tout ça, & à votre père ; itou, mam'zelle, ce qui fait que je le chantons tretous, & que je l'aimons à qui mieux mieux.

A L I N E.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connois ton bon-cœur ; mais sois sûr que ce dernier trait ne restera pas sans récompense.

L U C A S.

Je retourne à mon poste : car, voyez - vous, les Jardiniers m'ont nommé leur Orateur, je suis venu promptement vous bailler cette nouvelle, afin que vous partagiez notre joie. J'avons beau courir aujourd'hui, rien ne me fatigue ; le plaisir que tout ça nous fait, donneroit des jambes quand on n'en auroit pas. (Il sort.)

S C È N E IX.

A L I N E, Madame H I C B E R T.

Madame H I C B E R T.

V O U S voyez, Mademoiselle, que notre pronostic étoit fondé, & que ce n'étoit pas sans motif qu'on cherchoit à vous consoler.

A L I N E.

Madame Hicbert, il est vrai, votre prévoyance est accomplie ; mais avois-je tort de me méfier de la fortune, après avoir éprouvé des revers si funestes, n'ayant rien fait pour les mériter.

Madame H I C B E R T.

Je fais comme le Roi pense sur votre famille, & cela me rassuroit.

Le voici sans doute. — Evitons sa présence encor quelques instans , & courons au-devant de mon père.

(Elles sortent.)

S C E N E X.

CHARLEMAGNE, RAOUL , père , LUCAS ,
PEUPLE GUERRIER.

*Le Roi est précédé par une foule immense qui chante le
Chœur suivant de Sargines.*

Vive le Roi , la douce ivresse !

Quelle allégresse !

Il paroît à nos yeux

Ce Prince glorieux.

C'est dans son cœur

Qu'est la lueur ,

L'espoir du bonheur ,

Et l'honneur de la France.

CHARLEMAGNE , après le Chœur.

Je partage la paix que ma présence paroît faire naître ; quoiqu'on ait voulu me calomnier aux yeux de mon Peuple , je vois , & c'est pour moi une jouissance bien pure , que la confiance en moi est toujours la même , & je lui prouverai qu'elle est méritée.

RAOUL , père.

Ah ! Sire , qu'il est grand pour ce même Peuple que vos ayeux ont conquis , de conquérir aujourd'hui son Roi , * — & de vous donner le surnom glorieux de *Restaurateur de la liberté Française.*

* Discours de M. Bailly au Roi.

CHARLES,

C H A R L E S , *avec émotion.*

Ah ! oui, mon cher Raoul, *mon Peuple peut toujours compter sur mon amour.* *

R A O U L , père.

· Votre absence , ô mon Roi , & l'exil d'Eginard ont produit de grands maux.

C H A R L E S .

J'en ai bien souffert , mais l'ordre renaîtra. Déjà Eginard est mandé ; je l'ai prié de revenir se joindre à nous , pour m'aider au grand ouvrage que je médite. On crut son éloignement utile pour rétablir le calme : je cédaï par mon amour même pour la paix. Je me suis trompé , pardonnez à l'homme d'état de faire une faute , sur-tout quand il fait la réparer.

L U C A S .

Morgué , Sire , vous êtes un excellent homme , si comme le premier Jardinier de votre royaume , j'avois tant seulement un brin de cette loquence-la , qui fait. . . qu'on dégoise si bien ce que le cœur sent. . . . Je vous dirois ce que. . . ce que vous savez ben. . . Je voudrois ben qu'il se présentit qu'euques-uns de ces Visigoths hargneux , qui , vous chicanont pour leur tailler des croupières ! . . . Que ne puis-je faire voir que vous êtes le plus , le plus. . . . Que. . . . Enfin , Sire. . . . Pardonnez-moi de ce que je ne suis qu'une bête.

L E R O I .

Tu te trompes , mon cher Lucas , le sentiment égalise tous les hommes , & j'espère te prouver un jour le cas que je fais de toi.

L U C A S .

Ah ! Sire , croyez que pour ce qui est de ça. . . je. . . .

* Paroles même du Roi.



SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, UN VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

PARDONNEZ, Sire, à un infortuné dont on brise les fers, s'il ose venir à vos pieds, vous prier de le priver d'une liberté qui lui est à charge par l'impossibilité où il se trouve d'en jouir.

LE ROI, *le relevant.*

Que puis-je pour vous ? qui êtes-vous ?

LE VIEILLARD.

Je suis un de vos Sujets, Sire, & j'ignorois que vous fussiez mon Roi. . . Je fors de ce château effrayant, où si souvent l'on enchaîna l'innocence, que le Peuple vient de renverser pour y ériger un monument à votre gloire, qui attestera sa liberté & vos vertus.

LE ROI.

Je ne crois point être l'Auteur de votre détention ; les ordres arbitraires répugnèrent de tout temps à mon caractère connu ; les tourmens infligés dans les prisons à mes Sujets malheureux, ont toujours révolté mon cœur.

« Ces souffrances inconnues, & ces peines obscures, du moment qu'elles ne contribuent point au maintien de l'ordre, par la publicité & par l'exemple, deviennent inutiles à notre justice. »

LE VIEILLARD.

Ces paroles intéressantes d'une de vos Déclarations, Sire, se gravent dans ce moment sur les décombres de mon cachot démolí.

* Déclaration du Roi, sur les prisons 30 Aout 1780.

L E R O I.

Quel fut celui qui attenta à votre liberté ?

L E V I E I L L A R D.

Il y a quarante ans , Sire , que j'en suis privé. — Je ser-vois ma Patrie sous votre aïeul , & pour avoir trop bien fait mon devoir à l'Armée , je fus calomnié à la Cour. Je fus mandé , & je montrai à mes accusateurs la fierté que je tenois de mon innocence , & le mépris que méritoient leurs complots. Ils osèrent taxer d'arrogance l'orgueil que me donnoit l'honneur. Ma contenance ne fut pas propre à me disculper des fautes qu'on m'imputoit ; mes amis voulurent en vain m'engager à céder par nécessité , & à baisser mon front humilié devant les idoles honteuses que la corruption avoit élevé à la source des graces ; je ne connoissois point assez l'art de feindre pour me prêter à une telle bassesse ; je rejetai avec horreur une pareille proposition , & je fus enlevé à la France & à ma famille , pour n'avoir pas su rendre au vice en crédit un hommage que je croyois ne devoir qu'à la vertu.

L E R O I.

Comment pendant un si long-temps n'avez-vous pu faire parvenir jusqu'au Trône votre juste récrimination ?

L E V I E I L L A R D.

Renfermé une fois dans ces Tours affreuses , toute communication au dehors m'a été interdite. Comme ma famille étoit peu connue , ma détention fut bientôt oubliée. J'avois une femme & un fils qui , ignorant mon sort affreux , après avoir consumé mon modique héritage , sont sans doute morts de douleur , faute de pouvoir me survivre. Vainement je tentai de les instruire de mon état ; rien ne put adoucir les cœurs féroces de mes Géoliers. Tout mouvement d'humanité leur étoit étranger ; les noms sacrés d'époux & de père , auxquels nul être n'est insensible , étoient pour eux des objets de dérision. Ils se plaisoient quelquefois à lacérer mon ame souffrante , comme s'ils eussent voulu s'abreuver de mes larmes , & me prouver qu'ils

mettoient leur gloire à fouler aux pieds tout sentiment humain, & à fermer leur cœur de bronze à la voix déchirante de la nature.

LE ROI.

Les cruels, & c'est au nom de leur Roi qu'ils ont osé se porter à de semblables barbaries ; infortuné Français , qu'un sort aussi tyrannique opprima , ton Roi jure sur son épée de te venger de tes Bourreaux.

LE VIEILLARD.

Les affligés de ma prison en ont puni plusieurs ; dois-je chercher à attirer sur le reste le courroux de mon Roi ? Quand j'ai vu s'écrouler les murs épais qui me cachotent au monde, je crus qu'un Dieu bienfaisant venoit briser mes fers. *Soyez libre, vivez*, me dit un Ange tutélaire. Mes pas chanceloient, mes yeux supportoient à peine la clarté des cieus dont ils avoient été privés si long-temps. L'éclair est moins prompt que l'être compatissant qui m'emporta dans ses bras au travers des débris & des horreurs d'un siège, au milieu des rues d'une Ville devenue nouvelle. Je me suis fait conduire au lieu de mon ancienne demeure ; j'ai cherché vainement l'humble toit que j'avois habité ; ce modeste asyle est devenu un Palais : — Le nom de ma femme, celui de mon fils y sont ignorés. Je n'ai trouvé personne qui se rappelât même leur existence. — J'ai eu beau remplir l'air de mes cris : — un morne silence a répondu à ma voix tremblante, & je me suis trouvé plus isolé au milieu d'une Ville immense que je ne l'étois dans la prison que j'habitai pendant quarante ans.

LE ROI.

Il faut poursuivre vos recherches, j'y mettrai moi-même tous mes soins, & j'ose espérer qu'elles ne seront point vaines.

LE VIEILLARD.

Ah ! Sire, bornez vos bontés à une grace que j'implore à genoux ; redonnez-moi une prison pareille à celle d'où l'on ma tiré, afin que j'aie pleurer dans la retraite, & dévorer des maux mille fois plus cuisans que ceux que pendant ma détention me firent éprouver mes Bourreaux.

LE ROI.

Vous demandez des fers quand je veux rendre mon peuple libre. Ah! les cruels qui vous détenoient m'ont calomnié, je le vois bien, jusques dans les cachots que j'avois ordonné d'ouvrir & où mon nom n'étoit prononcé qu'avec horreur, quand je croyois que par-tout, il annonçoient la concorde & l'humanité. Vous n'aurez d'autre asyle que ma Cour, & si le sort barbare vous a privé d'un fils, je mettrai tout en œuvre pour vous en tenir lieu.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, RAOUL, fils.

RAOUL, fils.

SIRE, Éginard arrive; un Peuple immense se jette sur ses pas; il vouloit en vain se dérober aux regards de la multitude, sa modestie même l'a trahi. — On n'a entendu au milieu des cris d'algresse que le nom adoré du Monarque, qui rend au Peuple son Bienfaiteur. Je n'ai pas été témoin de ce retour sans émotion; lui-même, les yeux encor mouillés de larmes, ne s'est séparé un instant de sa vertueuse épouse, que pour se jeter dans les bras de sa fille, qui le conduit aux pieds de son Roi.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, ÉGINARD, ALINE.

ÉGINARD, en se jetant aux pieds du Roi.

PERMETTEZ, ô mon Roi, qu'un Ministre fidelle...

LE ROI.

Levez-vous, Éginard, & recevez le baiser de paix. On m'avoit trompé sur votre compte; me voilà enfin éclairé. Reprenez vos droits à ma confiance qui vous est à jamais acquise. — Mon cœur voûs est connu. *

* Lettre du Roi à M. Necker.

E G I N A R D.

Le plus beau moment de ma vie, Sire, seroit sans doute celui où j'ai appris que mon retour étoit désiré par le premier Peuple du monde, & que mes travaux pouvoient être utiles à mon Roi, si je n'étois effrayé de la tâche que cette double obligation m'impose. Comment m'acquitter de tant de reconnoissance.

L E R O I.

En m'aidant de vos sages conseils, & en servant la France comme vous l'avez fait.

E G I N A R D.

Que mes forces n'égalent-elles mon courage ? Oui, Sire ; *je périrai, s'il le faut, pour sauver la France.* — Vos ordres m'avoient éloigné de vous ; mais *mon cœur ne vous a pas quitté. C'est une propriété qui vous est acquise à mille titres, & à laquelle je n'ai plus de droits.* *

L E R O I.

Cette propriété m'est d'autant plus chère, qu'elle l'est à mon Peuple, & que tout ce qui l'intéresse m'est précieux.

E G I N A R D.

Je puis me tromper, Sire ; quel homme est à l'abri d'une erreur ? mais JE VOUS RÉPONDS DE MON CŒUR, & si j'ai eu quelques momens heureux, c'est que l'on n'a jamais douté de ma droiture. Quelle que soit la place, Sire, où vous daigniez m'élever, je la refuserois, si elle pouvoit un seul instant m'aliéner l'estime publique ; mais je suis payé de toutes mes peines, puisque je la possède. *Je ne désespère point qu'un nouvel ordre de choses, joint à l'impression des vertus de votre Majesté, & aux douces & sensibles inclinations des Français, ne triomphe enfin de cet esprit de désunion, que de malheureux événemens ont semé au milieu de nous, mais qui se perdra dans une suite des beaux jours dont il me sera permis de voir l'aurore.* **

* Réponse de M. Necker, au Roi.

** Rapport de M. Necker, au Conseil.

L E R O I.

Et que la France vous devra. Volez au milieu des Citoyens qui vous attendent ; rendez-leur compte du plaisir que votre retour me cause. — Allez recueillir les marques de reconnaissance que mon Peuple vous doit , & rapportez-moi son amour.

E G I N A R D.

Ah ! Sire , vous l'avez toujours eu ; je n'aurois pas survécu à ma peine , si j'avois appris que vos Sujets eussent pu un moment oublier le plus juste des Rois.

R A O U L , père.

Sire , Eginard a raison ; vous fîtes toujours leur idole ; je suis Français , & je vous réponds du cœur de tous les Citoyens. La liberté individuelle , l'obéissance aux Lois & l'amour de leur Roi , sont les trois choses que réclament vos Peuples.

L E R O I.

Et vous savez si je les refuse.

R A O U L , père.

Vous aurez bientôt ramené la paix , aidé d'un pareil Ministre.

L E R O I.

Je prétends lui donner un titre de plus , je veux en faire mon ami. — Oui , brave Eginard , mon ami. Ceux des Rois , il est vrai , son rares ; mais il est peu de Rois qui aiment la vérité comme moi , & peu d'hommes qui les abordent , qui sachent la faire entendre comme vous.

R A O U L , père.

Ah ! Sire , qu'heureux sont ceux de vos Sujets qui auront vu aujourd'hui les sacrifices que vous savez faire , & plus heureux encore ceux qui pourroient les apprécier.

L E R O I.

Qu'ils m'aiment , je serai bien récompensé. Mais , mon cher Raoul , pour que tout le monde soit heureux , permettez que je dispose de votre fils , je lui fais une alliance assortie , à laquelle j'espère qu'Eginard voudra bien consentir.

R A O U L , père , & E G I N A R D.

Ah ! Sire , commandez. . . . ? .

LE ROI.

Et vous, vertueuse Aline, qui avez tant souffert des inquiétudes d'une mère tendre, & de quelques jours d'absence du plus aimé des pères, pour prix de tant de peines, épousez un Héros.

R A O U L, fils.

Ah ! Sire, comment reconnoître jamais, . . .

LE ROI.

Aime-moi comme ton père, & pense comme Eginard.

R A O U L, père, *en présentant des Cocardes.*

Après vous avoir vu faire le bonheur de nos enfans, permettez-nous, Sire, de décorer Eginard des marques que nous fit adopter l'amour de la Patrie.

LE ROI.

Si je vous le permets, je prétends les porter moi-même ; je suis Roi d'un Peuple libre, & quand la liberté arbore ses couleurs, je dois être le premier à m'en parer.

T O U T L E M O N D E.

Vive le Roi, vive la Liberté !

*LA DIVINITÉ de la France descend dans une gloire
au bruit du Tonnerre, & dit :*

Depuis un si long temps, vous que l'Europe admire,
Citoyens vertueux de mon heureux Empire,
Que pour la liberté le Ciel sembla former,
Dans vos projets nouveaux, je viens vous confirmer.
On verra désormais, dans un juste équilibre,
Les devoirs du Monarque & ceux d'un Peuple libre,
Tous les deux reconnoître & confondre leurs droits,
Résister à la force, & n'obéir qu'aux lois.
Celle qui vous prédit cette entière puissance
Est la Divinité qui veille sur la France ;
Peut-être, qu'oubliant son antique fierté,
Votre Patrie encor perdra sa liberté ;
Mais sous un jeune Roi, dont Charle est le modèle,
On la verra reprendre une force nouvelle.

Le

Le Champ de Mars fera régénéré par lui,
 Tel que nous le voyons subsister aujourd'hui ;
 Comme il aura l'esprit , ici qui le compose ,
 En plaidant pour le peuple il gagnera sa cause.

Ton égal Éginard y remplira l'emploi ,
 De **Ministre** honnête-homme , & d'ami de son Roi ,
 Trois fois cédant aux traits de l'aveugle fortune
 Il quittera les clefs de la chose commune ,
 Et l'on verra trois fois les Français éperdus ,
 L'appelant à grands cris , les rendre à ses vertus.

A ceux qui défendront la liberté publique ,
 Ce Roi même offrira la couronne civique ,
 Aussi , son nom jamais ne sera répété ,
 Que comme un nom de paix , d'ordre & d'humanité.
 Attendant cependant un règne aussi prospère ,
 Où la France en son Roi ne verra plus qu'un père ;
 Citoyens parmi vous je prétends habiter ,
 Et mets le Sceptre aux mains dignes de le porter.

(Elle remet son Sceptre à Charlemagne.)

*Le Chœur chante , sur l'Air : Vive Philippe , vive le Roi de
 Sargine.*

Vive la France , vive la France ,
 Vive le Roi.



VAUDEVILLE,

Sur l'Air : *L'Amour est un Enfant trompeur.*

UN BERGER, à la Déesse de la France.

C'EST au plus sensible des Rois
 Qu'on doit votre présence,
 Du respect que l'on doit aux Lois,
 Que le règne commence !
 Le Champ de Mars, sans contredit,
 Eera, vous nous l'avez prédit,
 Le bonheur de la France. (bis.)

UNE BERGERE,

A notre Roi dont les travaux,
 Les peines sont si grandes ;
 Pastourelles de nos hameaux,
 Apportez vos offrandes,
 Du Peuple, il s'est montré l'appui ;
 Qui peut mériter mieux que lui,
 Vos cœurs & vos guirlandes.

UN autre BERGER.

Le jour qui luit pour les Français
 Est son heureux ouvrage ;
 Amis, jouissons de la paix
 Que son cœur nous préface,
 Quel règne promer plus d'éclat !
 Il met les rênes de l'état
 Entre les mains d'un sage.

UNE autre BERGERE.

Nos Protecteurs du Champ de Mars
 Où ce sage s'allie :
 Fixent aujourd'hui les regards
 De la France attendrie.
 A leurs cœurs nos vœux sont bien dûs ;
 Car leurs talens & leurs vertus,
 Ont sauvé la Patrie.

L U C A S , au Public.

M E S S I E U R S , daignez avec douceur

Juger ce foible ouvrage ,

Quelques jours plus hardi l'Auteur ,

Osera davantage.

Mais il faut bien avoir goûté

Les charmes de sa liberté ,

Pour parler son langage.

F I N .